

ABONNEMENT.
Pour l'année... 12s. 6d.
six mois... 6s. 3d.
(payable d'avance.)
non compris les frais de
Poste.
Pour ceux qui ne se con-
formeront pas à cette con-
dition l'abonnement sera
de 15s. payable par se-
mestre. Ceux qui veulent
discontinuer sont obligés
d'en donner avis un mois
avant la fin du semestre,
et de payer ce qu'ils doi-
vent.

A Montréal, on s'abon-
ne chez E. R. Fabre, ecr.
3, rue St. Vincent.

BUREAU DU JOURNAL
Côte De Léry, No. 14.

L'AMI DE LA RELIGION

ET

DE LA PATRIE.

JOURNAL ECCLESIASTIQUE, LITTÉRAIRE, POLITIQUE ET DE L'INSTRUCTION POPULAIRE.

Imprimé et Publié par } JACQUES CREMAZIE, Avocat, Rédacteur, } Propriétaires.
STANISLAS DRAPEAU, Imprimeur, }

PRIX DES ANNONCES.
Six lignes et au-des-
sous..... 2s. 6d.
Dix lignes et au-des-
sous..... 2s. 4d.
Chaque insertion subsé-
quente, le quart du prix.
Au-dessus de dix lignes
1d. la ligne.
Les annonces non
accompagnées d'ordre se-
ront publiées jusqu'à avis
contraire.

Les lettres, correspon-
dances, etc., doivent être
adressées, franc de port,
à STANISLAS DRAPEAU et
Cie., Rue Ste. Famille,
côte De Léry, No. 14.

Québec, Vendredi, 4 Aout, 1848.

BUREAU DU JOURNAL
Côte De Léry, No. 14.

FEUILLETON LITTÉRAIRE

CHATEAUBRIAND.

L'année 1769 fut féconde en grands hommes. La nature prévoyante semait pour l'avenir. Presque en même tems deux enfants naquirent pendant cette année. L'un dans une île enveloppée de ce doux murmure que fait la Méditerranée; l'autre près de ces grèves arides que vient battre de son fracas et de ses flots l'Océan sauvage de la Bretagne. L'un dans une maison que la proscription habita dès sa naissance; l'autre dans un château que la tristesse habita toujours. L'un était inscrit depuis le 10^e siècle au Nobiliaire français. L'un portait sur son blason d'azur l'aigle aux ailes éployées; l'autre, sur son écu de gueules, les fleurs de lis semées sans nombre. L'un devait être empereur par le glaive; l'autre devait être roi par la pensée. L'un devait reconstruire la société écroulée; l'autre devait retrouver la religion perdue. L'un devait dicter le Code civil, c'est-à-dire la loi des hommes; l'autre devait écrire le *Génie du Christianisme*, qui est la loi de Dieu.

L'un s'appelait Napoléon Bonaparte.

L'autre s'appelait Auguste-François de Chateaubriand.

Voici ce que l'empereur disait du poète: «Chateaubriand a reçu de la nature le feu sacré, ses ouvrages l'attestent. Son style n'est pas celui de Racine, c'est celui du prophète. Si jamais il arrive au timon des affaires, il est possible que Chateaubriand s'égare; mais ce qu'il y a de certain c'est que tout ce qui est grand et national convient à son génie.»

Voici ce que le poète disait de l'empereur: «Bonaparte combat sur une vieille terre, environné d'éclat et de bruit; il ne veut créer que sa renommée, il ne se charge que de son propre sort; il semble savoir que sa mission sera courte, que le torrent qui tombe de si haut s'écroulera promptement; il se hâte de jouir et d'abuser de sa

gloire comme d'une jeunesse fugitive: à l'instar des dieux d'Homère, il veut arriver en quatre pas au bout du monde; il paraît sur tous les rivages; il inscrit précipitamment son nom dans les fastes de tous les peuples; il jette en courant des couronnes à sa famille et à ses soldats; il se dépêche dans ses mouvements, dans ses lois, dans ses victoires; penché sur le monde, d'une main il terrasse les rois, de l'autre il abat le géant révolutionnaire. Mais, en écrasant l'anarchie, il étouffe la liberté, et finit par perdre la sienne sur son dernier champ de bataille.»

Chacun se regardait donc comme quelque chose de grand, puisque chacun mesurait l'autre.

Ces deux hommes nés à trois cent lieues de distance, qui devaient se rencontrer, se perdre, se quitter et se reprendre, grandirent sans se connaître. L'un sous le niveau de l'étude, à l'ombre de ces grands murs de collège, soumis à ces règlements sévères qui font les généraux et les hommes d'Etat; l'autre errant aux bords des grèves compagnons des vents et des flots, n'ayant d'autre livre que la nature, d'autre instituteur que Dieu, ces deux grands maîtres qui font les rêveurs et les poètes.

Aussi, l'un eut toujours un but, l'autre n'eut jamais que des désirs.—But qu'il atteignit; désirs qu'il ne réalisa jamais.—L'un voulait mesurer l'espace, l'autre tentait de conquérir l'infini.—En 1791, Bonaparte revient passer un semestre dans sa famille pour y attendre les événements. En 1791, Chateaubriand s'embarque à Saint-Malo pour tenter de découvrir le passage aux Indes par le Nord-ouest de l'Amérique.

Suivons ce dernier.—Le sillon de lumière que tracera le poète vaut bien le sillon de sang que tracera l'empereur.

Il quitte Saint-Malo le 6 mai à six heures du matin, il touche aux Açores où plus tard il conduira Chactas. Le vent le pousse sur le banc de Terre-Neuve; il traverse le détroit, relâche à Saint-Pierre, y reste quinze jours, se perdant au milieu

des brouillards dont l'île est sans cesse couverte, errant au milieu des nuages et des bouffées de vent, écoutant les mugissements d'une mer invincible, l'égarant sur une bruyère laineuse et morte, et n'ayant pour guide qu'une espèce de torrent rougeâtre roulant entre les rochers.

Après quinze jours de relâche, le voyageur quitte Saint-Pierre, atteint la latitude des côtes de Maryland. Là les calmés le prennent.

Enfin un jour on aperçut au dessus des vagues quelques cimes d'arbres qu'on eût pu prendre pour des flots d'un vert un peu plus foncé, s'ils n'eussent été immobiles: c'était l'Amérique. Vaste sujet de réflexions pour le jeune poète que ces mondes aux destinées sauvages, aux annales inconnues, que Sénèque devina, que Colomb découvrit, que Vesputic baptisa, mais dont nul n'a pu se faire l'historien.

C'était l'heure heureuse pour visiter l'Amérique, l'Amérique qui, à travers l'Océan, venait de renvoyer à la France la révolution, qu'elle avait faite, la liberté, qu'elle avait conquise à l'aide des épées françaises. C'était une curieuse chose, que d'assister à l'édification d'une ville florissante, là où cent ans auparavant Guillaume Penn avait acheté un morceau de terre de quelques Indiens errants. C'était un beau spectacle, enfin, que de voir naître une nation sur un champ de bataille; comme si quelque nouveau Cadinus eût semé des hommes dans le sillon des boulets.

Chateaubriand s'arrête à Philadelphie; non pas pour voir la ville, mais pour voir Washington, auquel il raconte son projet, qui l'interroge en lui tendant la main, et qui finit par lui montrer une clef de la Ba-tille. Le lendemain, le voyageur partit pour New-York; et Washington pour la campagne.

Chateaubriand garda toute sa vie le souvenir de cette visite. Washington était tout ce que Chateaubriand avait à voir de curieux dans les villes américaines. D'ailleurs ce n'était point pour voir des hommes, à peu près les